

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
26, Rue de Grammont — PARIS-II.
Téléphone : Central 17-27

Abonnements :
5 francs par an

SOMMAIRE

La Quinzaine polonaise. — H. M.

Nouvelles du Bureau Ampol.

La Situation financière de l'Etat polonais. — Henri DE MONTFORT.

Le Poète Frédéric Mistral et la Pologne. — Anne-Marie GASZTOWTT.

Le Roland polonais. — Wladyslaw FOLKIERSKI.

Le Pèlerinage de Gzenstochowa. — E. FRACKIEWICZ.

Les Liserons. — EL...Y.

Beniowski. — Poème de Jules SLOWACKI.

Les Polonais à Paris. — Une visite à l'établissement polonais de Saint-Casimir. — Marthe PIEDZICKA.



Eglise des Bernardins à Léopol

LA QUINZAINÉ POLONAISE

- 7 septembre. — M. Tirman, chef de la Mission Economique française, avant de quitter Varsovie, fait don de 1 million de marks pour les pauvres de la ville.
- 8 septembre. — Vient de paraître le premier numéro du journal *Ilustracja Polska*, de la Société d'édition la Grande Pologne, dont le but est de purger la Pologne des éditions allemandes. — Le franc français cote 571, la livre sterling 32.350, le dollar 7.150.
- 9 septembre. — Réunion de la Commission devant régler la question de la Galicie orientale. — Varsovie pavaise à l'occasion du centenaire de l'indépendance du Brésil. — Le chef de l'Etat fait remettre au Président du Brésil l'ordre de l'Aigle Blanc.
- 10 septembre. — Clôture de la saison de courses cyclistes internationales.
- 11 septembre. — Le Chef de l'Etat quitte Varsovie, se rendant à Bucarest. — Conférence de M. Georges Bien-Aimé à la salle Franco-Polonaise sur son « Voyage dans les Pays de la Petite Entente ».
- 12 septembre. — La délégation Yougo-Slave visite la foire de Lwow. — Le franc français cote 530, la livre sterling 31.000, le dollar 6.925.
- 13 septembre. — L'Escadre de guerre anglaise quitte Dantzig.
- 14 septembre. — M. Nowak reçoit à la Présidence du Conseil des rédacteurs en chef des journaux de Varsovie et leur annonce, à propos de la question de la Galicie orientale, qu'un statut d'autonomie sera prochainement présenté à la Diète.
- 15 septembre. — Le gouvernement annonce l'émission de monnaie en métal de 5 à 20 marks en vue de faciliter la circulation fiduciaire.
- 16 septembre. — A Bucarest, une délégation de la ville vient saluer le Chef de l'Etat. — Le maréchal Pilsulski décore le vice-président de Bucarest de l'ordre *Polonia Restituta*. — Arrivée à Poznan de la délégation d'étudiants français du Comité du Quartier Latin des *Amis de la Pologne*. — Le franc français cote 590, la livre sterling 34.000, le dollar 7.650.
- 17 septembre. — Le Premier Circuit aérien en Pologne, dont l'itinéraire était Varsovie, Lwow, Cracovie, Poznan, Varsovie, est gagné par le lieutenant Panlikowski, qui parvint à boucler les 1.248 kilomètres du circuit en une seule journée.
- 18 septembre. — On constate à la Bourse de Varsovie, depuis cette dernière quinzaine, une fermeté et une hausse des valeurs polonaises, prouvant que la crise industrielle est terminée en Pologne. — Les étudiants français participant au voyage d'études organisé par le Comité du Quartier Latin des *Amis de la Pologne*, arrivent à Varsovie. — Le franc français cote 575, la livre sterling 34.000, le dollar 7.525.
- 21 septembre. — Ouverture du Congrès pan-polonais des Horticulteurs à Varsovie et Inauguration de l'Exposition horticole à Bagatela.
- 22 septembre. — Les autorités polonaises prennent possession de l'administration de la frontière orientale de Pologne. — Les étudiants français arrivent à Cracovie.
- 23 septembre. — Des navires de guerre polonais prennent la mer pour rendre visite à la flotte de guerre des Etats Baltes.

NOUVELLES DU BUREAU "AMPOL"

La Distillerie de l'alcool en Pologne.

On mande de Varsovie :

Il y avait en 1914, en Pologne, 2.005 distilleries d'alcool d'une production annuelle de 240.000 hectolitres, dont la moitié était importée à l'étranger.

Ces distilleries furent très éprouvées pendant la guerre. Pendant l'occupation, les Allemands réquisitionnèrent les machines et en premier lieu toutes les parties en cuivre.

Actuellement, 964 distilleries ont repris leur activité.

Les producteurs d'alcool se sont organisés en quatre associations :

Associations des producteurs d'alcool de Varsovie;

Société poznamienne pour la production des eaux-de-vie.

Association des producteurs d'eau-de-vie à Starograd.

Les producteurs d'alcool à Lwow.

Le prix de gros de l'alcool à 100 degrés, sans accise, loco distillerie, est actuellement de 60 francs l'hectolitre.

La nouvelle loi monétaire.

Pour remédier aux difficultés financières, le nouveau ministre des Finances, M. Yastrzembki, a préparé un projet de loi monétaire qui sera soumis prochainement à la ratification de la Diète.

Toute idée d'emprunt forcé est écartée. Il sera émis en emprunt or 8 o/o remboursable en cinq ans.

Les obligations du nouvel emprunt seront émises en deux monnaies : le mark polonais actuel et le zloty polonais. Cette nouvelle monnaie, le zloty, représentera la valeur de 1.000 marks polonais et sera en parité avec le franc suisse. Des versements seront effectués en marks polonais convertis pour la moitié de la somme en zloty polonais.

Les coupons semestriels seront émis en zloty et auront le caractère de *devise*. A la réalisation des coupons, le trésor exécutera sur demande les paiements en francs suisses.

On estime, d'autre part, que l'état particulièrement favorable des récoltes de cette année permettra d'obtenir d'ici peu une diminution notable du coût de la vie.

Ouverture d'une ligne aérienne entre Léopold et Dantzig.

On mande de Lwow (Léopold):

Le 1^{er} septembre s'est ouverte la ligne aérienne Lwow-Dantzig. Elle ne fonctionne pour les débuts que trois fois par semaine.

Les avions quittent Lwow à 8 heures, font escale à Varsovie à 10 heures, en repartent à 14 heures, et arrivent à Dantzig à 3 h. 1/2. L'arrêt de Varsovie a été établi pour permettre aux voyageurs de régler leurs affaires.

Les avions sont de provenance allemande, fournis par l'usine de Dessen, la seule qui fabrique des avions entièrement en métal. Les pilotes sont des aviateurs militaires polonais.

Pour permettre de ne pas suspendre les communications pendant l'hiver, les avions sont munis de patins spéciaux permettant l'atterrissage dans les endroits recouverts de neige.

La situation à Dantzig.

L'opinion constate avec regrets qu'au lieu de s'améliorer, les relations de Dantzig avec la Pologne ne font que devenir plus tendues. On en voit une des causes essentielles dans le fait qu'à côté de Munich, Dantzig est devenue le principal foyer du mouvement monarchiste allemand. C'est pour cette raison que l'influence des éléments pangermanistes, déjà fortement accusée au cours des années 1918 et 1919, n'a fait que s'accroître davantage et gagner les sphères commerciales et industrielles.

On remarque que le haut-commissaire anglais qui représente la Société des Nations ne prend guère en considération le fait que le détachement de Dantzig de l'Allemagne et la création de la ville libre avait pour but essentiel la création d'un port pour la Pologne.

Déclaration de M. Nowak sur la question juive et les émigrés juifs en Pologne.

On mande de Varsovie :

M. Nowak, président du Conseil des ministres, vient de faire au rédacteur du *Haint*, organe juif modéré, les déclarations suivantes :

« En ce qui concerne les minorités nationales, le gouvernement polonais ne fait aucune distinction entre les citoyens polonais de races différentes. Il favorise en même temps le développement des particularités nationales et culturelles des citoyens non polonais en vertu des principes très libéraux de la Constitution polonaise et de la convention sur les minorités nationales signée à Versailles.

« En ce qui concerne l'opinion pour la nationalité polonaise de plusieurs centaines de milliers de réfugiés de la Russie, la question se présente d'une façon différente. Aucun état ne pourrait agir à la légère dans un problème aussi grave. Cependant, le gouvernement polonais procède à l'examen des demandes pour l'option dans l'esprit le plus libéral et entend se servir largement du paragraphe 9 de la loi sur l'acquisition de la nationalité polonaise. Le paragraphe 9 admet, en effet, des dérogations au terme de 10 ans de séjour en Pologne exigé par la loi. Enfin, dans la question de l'autonomie de la Petite Pologne orientale, on tiendra compte des justes revendications de la population israélite ».

Le Congrès national allemand à Dantzig. — On y convie la nation à la guerre de revanche et on y acclame l'empereur allemand.

On mande de Dantzig :

Le Congrès du parti national allemand a eu lieu avec la participation des représentants de ce parti du Reich, et des députés au Parlement allemand et prussien. Ce Congrès s'est transformé en une grande manifestation monarchiste. La salle des débats était décorée des drapeaux impériaux. Un esprit violemment antifrançais et antipolonais s'y est manifesté. Les discours prononcés ont tous été dans le ton de celui du directeur d'école, Falkenberg, qui a déclaré entre autres choses : « Nous ne pourrions reconquérir notre liberté qu'en nous appuyant sur l'épée. Lors du règne des Hohenzollern, nous étions libres, nous étions une nation grande et fière. Aujourd'hui, notre ennemi est sur le Rhin et la Vistule. Il faut combattre cet ennemi. Notre sort ne dépend que de nous-mêmes et cette conviction qui nous dicte le devoir de lutter contre nos oppresseurs sur le Rhin et la Vistule, nous apprend la haine contre la France, jusqu'à la réalisation de notre idéal « de Memel jusqu'à Strasbourg ».

Le député Lindeiner a déclaré : « Notre devise devra être « Patrie et roi, empereur et Etat ».

Les minorités polonaises en Allemagne et la Société des Nations.

Plus d'un million de Polonais que le règlement des frontières occidentales de la Pologne a laissés sous la domination allemande se trouvent soumis à un régime de terreur qui leur dénie les droits les plus élémentaires garantis cependant par les récents traités internationaux. En Prusse orientale, notamment, les Polonais non seulement sont privés d'écoles nationales, mais encore les précepteurs soi-disant républicains appliquent aux enfants polonais un système d'éducation qui s'inspire des pires traditions du Moyen-Age. Ainsi le maître d'école au village de Naglady, près Gieswald, M. Kater remet au début de la semaine une tablette avec l'inscription « Sonnabend, 11 Chr., Auszahlung » (samedi, 11 heures, règlement de compte), au premier enfant pris en faute pour avoir prononcé une parole en polonais. Pour éviter la punition, le coupable n'a qu'à surprendre un de ses camarades auquel il passe la tablette. Celui qui ne réussit pas à la placer avant le samedi reçoit le fouet pour tous ses camarades.

Les journaux polonais, notamment le *Kurier Warszawski*, établissent à cette occasion une comparaison éloquentes entre la situation intolérable faite aux Polonais par le pays qui se targue de sa *kultur* et les sacrifices que s'impose spontanément, au nom de la civilisation, le gou-

vernement polonais. En effet, le trésor polonais entretenait pour les minorités allemandes 884 écoles primaires en grande Pologne, 369 dans la voïevodie de Pomorze, 239 en Pologne centrale, 27 en petite Pologne, 24 en Wolhynie et 19 en Silésie de Teschen, sans compter la Haute-Silésie polonaise. Il faut y ajouter encore les leçons de religion et de langue allemande qu'on donne aux enfants allemands dans 97 écoles polonaises de la voïe-

vodie de Pomorze et les deux écoles primaires supérieures allemandes de Bydgoszcz et de Grudziöndz.

Les journaux polonais expriment l'espoir que la Société des Nations fera justice des prétentions du « Deutschtambund » en Pologne qui trouve encore à réclamer contre le gouvernement polonais et prendra la défense des minorités polonaises dont les droits les plus élémentaires sont violés par l'Allemagne.



La Situation financière de l'Etat Polonais

On sait qu'à partir du premier moment de la résurrection de la Pologne, le gouvernement polonais s'est trouvé aux prises avec des problèmes exceptionnellement difficiles, dont la solution exigeait d'immenses efforts et une énergie persévérante. Il fallait, dans un délai aussi bref que possible, substituer au chaos laissé par les occupants un nouvel organisme politique, remettre en ordre des rapports bouleversés par la guerre, créer l'administration de l'Etat tout entière et une armée nombreuse, l'exercer, l'équiper, lui donner les moyens de faire la guerre contre un ennemi numériquement beaucoup plus fort.

L'accomplissement de tous ces devoirs exigeait la réunion de toutes les forces de la nation, et la mise à profit de toutes les possibilités économiques du pays déjà épuisé par la guerre mondiale. Dans ces conditions, le Trésor polonais ne pouvait être que dans un état déplorable.

Les emprunts intérieurs émis dès le premier moment ne purent fournir au gouvernement les moyens indispensables, tout simplement parce que le pays ne possédait pas ces moyens.

Il fallut suivre la même voie que tous les Etats ayant pris part à la guerre, celle de l'inflation.

On espéra d'abord que ces émissions seraient un phénomène passager, que, sous peu, on atteindrait l'équilibre budgétaire. On comptait réaliser un emprunt à l'étranger et sans délai liquider la guerre avec la Russie bolcheviste. Mais la guerre se prolongea, l'emprunt ne fut pas réalisé. Il devint impossible d'arrêter les émissions et le relèvement de la production, ainsi que le renouvellement des forces économiques du pays, se heurta à des difficultés presque insurmontables, aussi bien par suite de la guerre que pour des raisons d'ordre général (pénurie de matières premières et de machines).

Le commerce étranger, très peu développé, ne comptait à peu près que de l'importation. Dans ces conjonctures, la dépréciation du mark polonais était inévitable.

D'autre part, au moment même de la constitution de l'Etat polonais, la situation du pays était lamentable. La guerre, l'occupation avaient réduit à la ruine deux régions : l'ancien Royaume du Congrès et la Petite Pologne; la troisième, la Grande Pologne, bien qu'elle eût évité une dévastation directe, était sérieusement atteinte économiquement, par suite de l'administration déprédatrice des autorités d'occupation. La production en était tombée jusqu'à moins de 50 0/0 de celle d'avant-guerre et la remise en travail des ateliers détruits exigeait une mise

de fonds énorme. A cette époque, la Pologne, contrée par excellence agricole, fut contrainte d'importer de l'étranger des stocks énormes d'articles d'approvisionnement et tous les articles de première nécessité qui, en majeure partie, auraient pu être produits sur place. C'est ainsi qu'à la demande de gros capitaux pour les buts mentionnés ci-dessus vint s'ajouter la demande de capitaux pour les besoins de la consommation courante. En rapport avec la nécessité de conduire la guerre, d'organiser l'administration de l'Etat et de reconstruire les parties dévastées du pays, les dépenses de l'Etat augmentaient, les recettes par contre étaient trop petites pour les couvrir dans une mesure suffisante, aussi la situation financière de l'Etat ne s'améliora qu'en 1921, première année de paix en Pologne. Alors, qu'en 1919 et 1920, à la somme des recettes générales réelles de 7,3 milliards de marks s'étaient opposées des dépenses montant à 75,2 milliards de marks; en 1921, les revenus réels s'accrurent dix fois (71 milliards de marks) et les dépenses trois fois à peine. Le déficit, en 1921, ne fut plus que de 69,42 0/0 des recettes, et il fut couvert comme les années précédentes par un emprunt de l'Etat à la Caisse Nationale polonaise de prêts qui joue en Pologne le rôle de notre Banque de France.

Sans doute, une telle situation n'est point satisfaisante, mais il faut bien se garder d'en exagérer la gravité. Plus heureux que nous qui sommes parvenus à l'extrême limite de ce que nous pouvions demander à la matière imposable, nos amis polonais ont encore à leur disposition des sources de recettes considérables qu'ils n'ont pas, jusqu'à présent, mises à profit.

Nous trouvons en effet dans l'une des feuilles d'informations de « l'Agence télégraphique de l'Est » de très intéressants renseignements sur les impôts en Pologne, d'où il ressort que la comparaison du montant de la charge des impôts d'avant-guerre et de celui des impôts actuels, permet de conclure qu'à présent cette charge est de beaucoup inférieure à celle d'avant la guerre et à celle qui incombe à tous les autres Etats.

Sous ce rapport la Pologne occupe le dernier rang.

En effet :

a) Les impôts directs représentaient en 1921, dans le Royaume du Congrès 1/5^e, en Petite Pologne 1/7^e des impôts d'avant-guerre ; en 1919 et 1920, ils n'ont été que 1/28^e et 1/21^e de ceux d'avant-guerre.

b) Les impôts indirects ainsi que les recettes des monopoles n'ont donné en 1919-1921 que 1/3 des recettes d'avant-guerre. Selon les préliminaires de 1922, ils devraient monter à 8/11^e des recettes d'avant-guerre.

c) Les recettes des douanes ne sauraient être comparées avec celles d'avant-guerre, attendu que la Pologne, déchirée en trois parties, représentait pour ainsi dire la propriété des trois Etats copartageants. En tous cas sur la base des données dont on peut disposer, les recettes de douanes de l'ancien Royaume du Congrès tout seul s'élevaient, avant la guerre, à une somme cinq fois plus grande que les recettes prévues pour 1922 de la République polonaise tout entière.

d) Les recettes des taxes et redevances du Trésor pour 1922 n'atteignent même pas un quart de celles d'avant-guerre.

On a vu que le montant des impôts directs ne constituait qu'un quart à peine de ceux d'avant-guerre et était plusieurs fois inférieur aux contributions des autres Etats. Les principes de la justice et de la répartition égale des impôts exigent que cet état de choses soit modifié. Pendant et après la guerre, tous les Etats ont augmenté les contributions. Il n'y a que la Pologne qui soit restée en arrière et qui perçoive actuellement beaucoup moins d'impôts qu'avant la guerre.

La prospérité générale du pays, dont les signes extérieurs se manifestent de plus en plus, permettra assez aisément au gouvernement d'entrer dans cette voie. Les perspectives de l'approvisionnement, eu égard à l'augmentation de la superficie cultivée et aux bonnes récoltes, sont très réconfortantes. La crise de l'industrie a perdu son caractère aigu qui s'était accentué si fortement en automne 1921 et qui, à l'heure actuelle, est prêt à disparaître. La production de la houille a

presque atteint le niveau de 1913. On peut également constater une amélioration dans l'industrie des hauts fourneaux, dans l'industrie textile dont la production s'est tellement accrue qu'on peut exporter à l'étranger une quantité importante de ses produits. Les progrès généraux réalisés par l'industrie du pays exercent aussi une influence sur les échanges de marchandises avec l'étranger qui, de jour en jour, deviennent plus considérables.

Seul, sur le fond généralement avantageux de la situation économique de la Pologne, se détache un point sombre, c'est la pénurie de capitaux, s'accroissant de mois en mois d'une façon de plus en plus aiguë, au fur et à mesure de la dépréciation toujours croissante du change, ce qui fait que les anciennes épargnes du pays perdent tous les jours de leur valeur. Cette pénurie de capitaux est aujourd'hui un des empêchements les plus sérieux à la mise en marche de tout l'appareil productif de la Pologne. La reprise des émissions de billets de banque ne saurait remédier à cette disette et le gouvernement s'en rend parfaitement compte ! Mais pourquoi les capitaux étrangers ne viendraient-ils pas contribuer à leur tour au relèvement de la vie économique de la Pologne ? Ils y trouveraient un excellent placement d'autant plus que la Pologne est à la veille de la reprise des rapports commerciaux avec la Russie, sa voisine directe, avec laquelle précisément elle peut opérer le plus facilement des échanges.

HENRI DE MONTFORT.

LE ROLAND POLONAIS (1)

...Pour terminer, permettez-moi un retour sur mon pays : je suis Polonais, et ne saurais parler de la France sans penser à la Pologne.

J'ai commencé par la Chanson de Roland et vous ai montré Roland tendant son gant au messager de Dieu, comme symbole de son service terminé.

Mesdames et Messieurs ! Mille ans ont passé. Il y eut en Europe un nouvel empereur — Français lui aussi — et un nouvel idéal chevaleresque rayonnant encore de France. Et j'aperçois un nouveau Roland. A la bataille de Leipzig, l'armée française battant en retraite est couverte par l'arrière-garde, dont le chef, un maréchal de France, est un Polonais, le prince Joseph Poniatowski. Il sait qu'il est perdu, il voit ses hommes tomber. Il n'y a pas de cor qui puisse rappeler son empereur, bien que ce ne soit pas le souffle qui lui manque. On le somme de se retirer tant qu'il n'est pas trop tard. Il répond : « Dieu m'a commis l'honneur des Polonais et c'est à lui seul que je puis le rendre. » Voici le gant de Roland, et la mort du Roland polonais pour la cause française s'en suivit.

Il est banal aujourd'hui d'appeler l'attention sur la fraternité de la France et de la Pologne observée dans l'espace, sur l'identité de leur position géographique qui en fait comme les deux branches de la tenaille gigantesque tenant l'ennemi en respect. Mais voici que cette parenthèse millénaire des deux Rolands, l'un Français et l'autre Polonais, cette parenthèse renfermant l'histoire de mille ans dans un même esprit de chevalerie, de fidélité et d'héroïsme, me semble figurer la même fraternité dans le temps, et non plus seulement dans l'espace.

Je termine en citant les paroles d'un de nos grands penseurs et écrivains politiques, Hugues Kollataj, le créateur de la Constitution du 3 mai :

« ...Nous ne devons être en alliance qu'avec la seule France, et cette grande vérité devrait entrer avec le lait maternel dans l'organisme de nos enfants. »

Wladyslaw FOLKIERSKI,
Professeur à l'Université de Cracovie.

(1) Extrait d'une conférence publiée par les « Amis de la France » à Cracovie et vendue par les « Amis de la Pologne » au profit du « Foyer Français » de Cracovie. 1 franc l'exemplaire.



LE POÈTE FRÉDÉRIC MISTRAL & LA POLOGNE



La Pologne n'a pas été seulement un pays douloureusement opprimé, un coin quelconque de l'Europe, privé d'expansion, de liberté et de vie. Elle est apparue surtout comme le symbole même des peuples qui ne veulent pas mourir et qui parviennent, à force de patriotisme, d'énergie, à force *d'âme*, en un mot, à se maintenir malgré tout, à durer, dans les pires conditions, et enfin, à ressusciter, parce qu'ils ont su garder et développer ce qu'il y a d'immortel en eux.

Ces considérations sortent du domaine même de l'histoire; elles touchent à l'ensemble de la pensée universelle; elles constituent une espèce de philosophie, la plus haute de toutes, puisque c'est la philosophie qui apprend à vivre aux nations. A cause de cela, la Pologne a joué un rôle particulier dans le grand mouvement qui, depuis la fin du XVIII^e siècle, pousse les peuples à se pencher sur leurs origines, à rechercher, dans le passé, leurs vieux titres de gloire et à maintenir les caractères et les traditions de leur race. Tous les peuples opprimés du monde entier, aussi bien ceux de la frémissante Europe que ceux de l'immense Asie, ont appris de la Pologne à résister à l'envahisseur, au maître, à l'ennemi campé sur leurs terres, et le sursaut de tous ces nationalismes, que la grande guerre a précipité, n'a été amené que par les patients travaux d'étymologie, de linguistique et d'histoire, que par les longues résistances et les longues énergies qui ont, à la fin, lassé l'oppresseur lui-même. C'est la Pologne qui a montré à tous ces groupes ethniques comment fait un peuple « qui ne veut pas mourir »; c'est elle qui leur a enseigné l'art sublime de durer, de vivre et de ressusciter, et certains nationalismes qui se retournent aujourd'hui contre la Pologne, comme l'Ukraine ou la Lithuanie, ou d'autres qui ne lui montrent pas beaucoup de sympathie, comme la Tchéco-Slovaquie, ne se rendent pas compte qu'ils ne sont nés que grâce aux principes nouveaux affirmés par la Pologne douloureuse à la face du monde, et qu'ils ne subsistent que par les méthodes qu'elle-même a mises en pratique (maintien de la langue, développement de la littérature et de la poésie nationales).

Mais il n'y a pas eu que ces pays opprimés qui ont demandé des leçons à la Pologne. Sous le coup de ce grand courant des nationalités, des races ayant un passé plein de gloire et de poésie, non asservies, mais un peu noyées à leur gré dans une communauté trop vaste pour comprendre leurs caractères particuliers les plus chers, se sont réveillées, ont senti le désir de ressusciter leurs glorieux souvenirs, se sont tournées avec piété vers leurs ancêtres et ont cherché à maintenir les vieilles coutumes et les nobles usages menacés par l'industrialisme et le cosmopolitisme de la vie moderne, au grand détriment de la pensée, de l'art et de la morale,

Tel fut le cas de la Provence. Cette « terre de grâce et de clarté » eut jadis un développement littéraire et social de premier ordre. Au XII^e siècle, elle fit épanouir, en France, une civilisation méditerranéenne imprégnée des traditions latines et des raffinements italiens. Elle connut une grande époque de domination intellectuelle et de rayonnement moral sur l'Angleterre, le Nord de la France, l'Italie et les bords du Rhin, où fleurissait, sous son influence, la compréhension de l'amour courtois, source d'héroïsme et de poésie, rendu célèbre par Dante dans la *Divine Comédie*, et surtout dans la *Vita Nuova*. Si les lourds chevaliers du Nord n'avaient, au moment de la Croisade contre les Albigeois, arrêté l'essor de cette brillante civilisation, la Renaissance aurait eu lieu trois siècles plus tôt, et en Provence. La conquête et la domination d'une autre race ne le permirent pas. La Provence en souffrit, mais la douce pénétration de la France, les bienfaits de tous ordres dus à la participation à l'unité française, lui firent vite oublier ses rancunes et nul séparatisme politique ne fut jamais à craindre dans l'admirable faisceau des provinces françaises. Cependant, la Provence comprit, au début du XIX^e siècle, qu'elle donnerait un accord bien plus harmonieux dans le concert de la communauté française, si elle exprimait cet accord selon les rythmes séculaires de sa propre langue et de son propre génie. Elle a vu qu'à perdre son caractère ancien, ses vieux usages, sa physionomie particulière, elle n'en devenait pas meilleure, au contraire, mais qu'elle était en train de sombrer dans la banalité et la vulgarité morale, dans la nullité intellectuelle et artistique. Elle s'est donc mise à cultiver ses richesses, à se développer dans son sens historique, à suivre enfin, sur ce chemin, l'exemple sacré de la Pologne. Elle a eu, en cela, comme interprète et comme guide, un fils de paysans, un grand poète, un grand citoyen : Frédéric Mistral.

Or, Mistral a toujours reconnu le rôle capital de la Pologne dans ce grand mouvement de la langue et de la race; il en a souvent parlé avec ses disciples, dans ses promenades du soir autour de son petit village de Maillane. Il leur montrait de loin la grande nation martyre maintenant malgré un joug odieux, son idiome national, ses traditions religieuses et le génie de ses poètes se développant même dans ces conditions si difficiles. Il leur faisait comprendre combien était plus aisée la tâche de ceux qui voulaient rénover la vieille Provence endormie, qui voulaient, sans arrière-pensée politique, relever l'antique langage des « paysans et des marins », et recueillir les fleurs de l'héritage helléno-latin, éparses encore sur les côtes de Provence, au bord de « la mer sereine ». Il leur apprenait également à quel point, quand une patrie est écrasée, elle revit dans le cœur de ses poètes, quand une langue est proscrite,

elle trouve un asile sur les lèvres de ceux qui ont reçu le don du verbe sacré.

Mistral a montré sa reconnaissance envers la Pologne, autrement que par des paroles. Il voulut être membre correspondant de la Société du Musée de Rapperswill, il s'intéressait à toutes les tentatives, à toutes les résistances polonaises et quand un manifeste circula dans le monde entier pour demander le maintien de l'indépendance polonaise, il donna aussitôt sa signature illustre. En même temps, comme témoignage d'amitié, il copiait, de sa propre main, le titre en polonais de la traduction de sa *Mireille*. Il correspondait aussi avec de nombreux Polonais qui luttèrent, là-bas, pour la défense de la langue et des traditions, il les soutenait de sa plume et de sa pensée, car il y eut un échange sublime entre Mistral et la Pologne. Si elle lui apprit comment une nation dure et continue, malgré tout, se joignit, pour la consoler et l'affermir à tous ceux qui, à travers l'histoire de l'humanité, ont chanté la Patrie, ont glorifié les héros qui meurent pour elle. Les Polonais ont lu Mistral, comme ils lisent Virgile et Dante (si souvent évoqués dans la poésie polonaise), parce que ces maîtres immortels n'ont jamais séparé la Beauté de la Patrie. « Pour Mistral », dit Pierre Lasserre qui l'a étudié avec le double génie d'un psychologue et d'un poète, « la patrie n'est pas seulement un ciel, des lieux, des costumes, des costumes, un parler, des chansons, des visa-

ges. Elle est cela, certes, elle est toutes ces choses infiniment douces aux sens et au cœur de l'homme dont l'enfance en a été entourée et qui en a reçu ses premières impressions. Mais ces choses ne la constituent pas tout entière. Elles n'en contiennent que l'expression ou l'incarnation sensible. La patrie est un *esprit* dont elles sont le corps. La patrie est une *pensée* dont elles sont le sourire. Conçue dans sa plus haute essence, la patrie est une réalité immatérielle, mais substantiellement liée d'ailleurs à des réalités matérielles dont elle ne saurait être séparée sans dépérir; elle est un composé moral, vivant et impersonnel à la fois, que les générations successives ont formé avec ce qu'elles avaient de meilleur ». On comprend que de telles pensées soient allées au cœur des Polonais pour lesquels elles prenaient un sens vraiment universel. De même, dans la *Chanson des Aïeux* et dans tant d'autres pièces, ce n'est pas pour la Provence seule que Mistral exprime les nobles paroles de la reconnaissance et de l'énergie. Quand il dit :

« Ils ont vécu — ils ont tenu — en vie notre langue,
« Ils ont vécu — ils ont tenu — autant qu'ils ont pu ».

Ne s'adresse-t-il pas à toutes les races, à toutes les patries? Et la Pologne n'a-t-elle pas le droit d'appliquer ces vers à ses héros, à ses martyrs, à la foule obscure de ses enfants fidèles qui, eux aussi, « ont tenu autant qu'ils ont pu »...

ANNE-MARIE GAZDOWITZ.

Le Pèlerinage de Czenstochowa

LE LOURDES POLONAIS

Il est en Pologne un pèlerinage célèbre et doublement cher pour nous par les souvenirs historiques qui s'y rattachent et la fréquence des miracles qui y attirent annuellement des milliers de pèlerins. C'est de Czenstochowa que je veux parler, de son couvent, de sa Vierge. L'histoire de cette Vierge est si compliquée, tant de légendes circulent sur son origine, qui se contredisent mutuellement, qu'elle gardera toujours un peu de son mystère. Cependant, une de ces légendes, la plus accréditée, la plus répandue et qui a des fondements réels sous la forme de parchemins conservés par les moines et échappés aux invasions et aux vols, est celle qui prétend que ce tableau fut peint par saint Luc l'Évangéliste, sur une table en bois de cyprès (ayant servi à la Vierge), lors de son séjour à Constantinople. Saint Luc, prévenu miraculeusement de la mort prochaine de Marie, voulut éterniser ses traits. La peinture fut faite à la cire, et il n'est pas étonnant

que vingt siècles aient noirci les couleurs, à tel point que les ignorants l'appellent « la Vierge Noire », bien qu'elle n'ait rien de commun avec Notre-Dame d'Afrique du Père Lavigerie.

Lors de la destruction de Jérusalem, en 320, la piété de l'impératrice Hélène lui fit transporter la relique à Constantinople, puis, lors des persécutions des chrétiens, à la fin du vi^e siècle, ce fut l'impératrice Irène qui sauva la peinture sacrée. Nicéphore I^{er}, désirant une alliance avec Charlemagne, lui offrit le tableau de la Vierge. L'empereur y attachait un très grand prix et l'emportait avec lui dans toutes ses campagnes.

Un jour, cependant, Charlemagne voulant honorer tout particulièrement un prince slave, lui fit don du fameux tableau et celui-ci fut installé au château de Belz d'où, plusieurs siècles durant, le bruit de ses miracles se répandit dans toute la contrée.

En 1382, Louis d'Anjou ayant confié à son cousin le

gouvernement de plusieurs provinces polonaises, le prince d'Opole transporta la Vierge miraculeuse à Czenstochowa et la confia aux moines de l'ordre de Saint-Paul l'Ermite, qu'il fit venir de Hongrie.

La renommée du couvent dominant la petite ville de Czenstochowa et construit sur le sommet de la colline Jasna Gora, c'est-à-dire Clair Mont, grandit dès lors rapidement, grâce aux miracles continuels de la bienheureuse Vierge. Les pèlerins affluèrent, chacun apportant quelque chose et l'obole de la veuve y frôla les plus riches présents des rois, des guerriers et des nobles. Bientôt la richesse du couvent devint proverbiale et sa sécurité en fut ébranlée, surtout en ce ^{xv}^e siècle où les bandes armées parcouraient le pays en tous sens, opposant parfois de la résistance même aux soldats du roi. C'est ainsi qu'en 1430 fut pillé par des malfaiteurs le couvent que les pauvres moines, dépourvus d'armes, ne purent défendre. Le tableau de la Vierge tout constellé de pierreries, rutilant de diamants et de perles, fut dépouillé et fendu en trois, par une main sacrilège qui s'acharna encore par excès du cynisme à balafre le visage même de Marie de deux coups de sabre. Le trésor fut mis à sac, et dans les archives, des documents inappréciables, des missels fort rares, devinrent la proie des voleurs.

Le tableau miraculeux fut retrouvé en piteux état sur la route et remis entre les mains du roi Ladislas Jagellon. Les malfaiteurs furent poursuivis, arrêtés et exécutés, et la relique fut mise entre les mains d'artistes consciencieux, qui recollèrent les morceaux, mais ne purent faire disparaître les deux balafres de la joue de la Vierge. Les artistes byzantins, dont le souverain aimait à s'entourer, gardèrent à Cracovie le tableau, jusqu'à ce qu'il eût repris son éclat d'antan, rehaussé des plus beaux joyaux, le fond recouvert de plaques d'argent ciselé, les têtes entourées d'un rayonnement d'or, incrusté de pierres précieuses.

Ainsi renouvelée et embellie, la fameuse relique reprit le chemin du couvent d'où sa gloire rayonna d'un éclat toujours grandissant et atteignit son apogée en 1655, lors de la défense héroïque qu'opposa à l'invasion suédoise le prieur du couvent, Auguste Kordecki, avec une poignée de moines. Le monastère ne se rendit pas et les Suédois se retirèrent malgré leur nombre dix fois supérieur à celui des assiégés. Des légendes circulent à ce sujet, — on raconte que la Vierge appa-

rut, chargeant elle-même les canons; que les balles ennemies, touchant les murs d'enceinte, revenaient par ricochet sur les assiégeants, que ceux-ci étaient aveuglés par un brouillard étrange, etc. Je ne mets certes pas en doute la bienheureuse intervention de la Vierge qui anima d'une force surhumaine l'héroïque prieur et ses moines, mais la vérité m'oblige à dire que, lors de l'invasion étrangère, la Vierge miraculeuse avait quitté les murs de son couvent et avait été placée à l'abri du danger, au château du comte Cellary, en Silésie.

Le pape Clément XI, au courant de ses miracles, décida de la couronner, ce qui fut fait en grande pompe, le 8 septembre 1717, jour de la Nativité. Le pape envoya à cette occasion trois robes à la sainte Vierge, l'une en diamants, l'autre en rubis, la troisième en perles, d'une grande richesse.

Les plaques d'argent doré qui recouvrent une partie du tableau et ne laissent à découvert que les visages et les mains, sont finement ciselées, et représentent plusieurs sujets différents : la Naissance de Jésus, la Flagellation, l'Annonciation. Les vêtements, couronnes, colliers, auréoles, sont d'une richesse tout orientale, mais au point de vue artistique, j'aurais préféré la peinture tout unie dans sa simplicité ancienne que vingt siècles ont gardée à peu près intacte, malgré tant d'adversités. Lorsque Mme de Guébriant, femme du maréchal de France, ambassadeur à la cour de Pologne, visita le couvent de Jasna Gora, elle fut saisie d'admiration devant la Vierge miraculeuse et le chevalier Le Laboureur qui l'accompagna dans son voyage et en laissa des mémoires fit cette remarque : « Il faut confesser qu'elle a une majesté qui passe les imaginations de la peinture ».

Jean Sobieski a fait sur elle le serment de défendre la chrétienté contre l'invasion de l'Islam et plus tard, durant les cent vingt années d'esclavage et de martyre sous le joug de l'ennemi, l'Ame polonaise s'est toujours élevée confiante vers la Patronne du pays, la Vierge, qui ne l'abandonna point. Au point de vue pittoresque et historique, c'est une excursion facile et intéressante à faire que celle de Czenstochowa. La colline de Jasna Gora, flanquée de son couvent moyenâgeux, domine la petite ville de Czenstochowa, industrielle et laide, que des flots de pèlerins envahissent plusieurs fois par an.

E. FRACKIEWICZ.





MONTAGNARD



LES LISERONS



*Plus d'une vive chansonnette
A jailli, les soirs de printemps,
De cette fenêtre coquette
Qu'encadraient ses deux rideaux blancs.*

*Le doux rire de ma voisine,
Jusqu'à ma chambre, bien souvent,
Descendit, cascade argentine,
Le long du liseron mouvant.*

*Alors, étudiant fort sage,
Platon était mon seul amour,
Et j'ai peiné sur maint passage
Plus d'une nuit et plus d'un jour.*

*Je croyais que tout ce grimoire,
Si péniblement déchiffré,
Me donnerait un jour la gloire
Du philosophe ou du lettré.*

*Fi donc! le voisin détestable!
Je maudissais dans ma prison,
Toujours assis devant ma table,
Et ma voisine et sa chanson.*

*Je m'enfuyais quand, le dimanche,
Sur ses bras potelés et ronds,
Elle mettait sa robe blanche
Qu'elle paraît de liserons.*

*Parfois, pour que je la remarque,
Elle me bombarde de fleurs.
Je m'abrite d'un gros Plutarque
Contre ses airs provocateurs.*

★

*J'habite la même chambrette
Après maints stériles labeurs,
Et bien souvent je le regrette
Le temps des chansons et des fleurs.*

*Que je voudrais vous voir renaitre
Dans mon grenier, ô mes vingt ans!
Et je regarde la fenêtre
Et je bois l'air pur du printemps.*

*Et j'attends toujours..... vaine attente!
Nul bruit ne me trouble aujourd'hui,
Pourtant tout bas je me lamente,
Ce calme me remplit d'ennui.*

*A la fenêtre, plus personne!
Elle n'a plus ses rideaux blancs,
Aucune chanson n'y résonne
Par ce joyeux soir de printemps.*

*Le rire, cascade argentine,
N'en ruisselle plus jusqu'à moi,
Et quand je pense à ma voisine
Je soupire et ne sais pourquoi.*

*De la folle enfant, plus de trace:
Seul flottant et perlé de pleurs,
Le liseron au mur s'enlace
Et m'apporte encore ses fleurs.*

*Parfois, un papillon s'attarde :
Et de leur miel boit la douceur,
En soupirant je le regarde :
« Où donc, dis-je, est-elle, ta sœur ? »*

*Et le souvenir qui m'opprime,
En pleurs finit par éclater;
Et le papillon se redresse
Sur la fleur, et semble écouter.*

*Puis, buvant le miel du calice,
Il murmure d'un air moqueur :
« Tu pouvais aimer. Ton supplice
Toi-même, ingrat, en es l'auteur ».*

El...y (ASNYK, 1838-1897).

Traduit par GASZTOWIT.



BENIOWSKI

par Jules SLOWACKI

(Suite)

L'action de ce poème se place au XVIII^e siècle. Un jeune gentilhomme ruiné, Beniowski, veut s'engager dans les troupes de la Confédération de Bar, pour combattre les Russes. Après diverses aventures tragiques ou galantes, il délivre de la poursuite des Cosaques une jeune paysanne. A ce moment arrive le Père Marc, âme de la Confédération, et le cavalier Sawa. La jeune fille court vers eux et remet au Père Marc des papiers qu'elle tenait cachés dans sa robe.

LXXXV

Elle racontait avec des larmes dans la voix comment elle s'était jetée dans son armoire de chêne pour échapper à la poursuite de cruels ennemis, quel autodafé on lui préparait, sans que personne pensât à elle et se souciât de sa vie (oh ! horreur ! la troisième rime est girafe (1). Les Muses plaintives versent sur moi des larmes de pitié, car les Muses savent combien a de droit aux larmes un barde qui écrit un poème en octaves).

LXXXVI

Elle disait comment les deux fidèles pigeons lui avaient amené des steppes un défenseur... Ce disant, elle pleurait : — sur ses lèvres roses, le soleil semblait tomber et fondre en gouttes étincelantes... M. Zbigniew regardait de côté sur la paroi du chêne, le prêtre fixait la terre, Sawa brisait la pointe de ses éperons. Voyant qu'ils étaient sur le point de lui prêter de mauvaises intentions, le gentilhomme dit vivement au Carme, et fièrement :

LXXXVII

« Je me nomme Beniowski, je me rendais à Bar pour servir ma patrie de mon sabre et de toute mon âme. Du ravin voisin, ces deux pigeons m'ont amené ici par un sortilège presque diabolique. Vous trouverez au milieu des broussailles deux cadavres, que Pluton peut prendre avec son râteau et traîner dans le feu de l'enfer. Je lui en donnerai bien d'autres, sur mon honneur de comte ! »

LXXXVIII

« En effet, je tire mon origine de Hongrie, et j'ai le titre de comte ; mais, comme je suis jeune et sans le sou, je ne fais pas grand cas de ces paperasses et de ces parchemins ; seulement je veux rivaliser avec mes aïeux, en homme qui aime la gloire et ressent profondément la honte de la patrie ; en homme chez qui le courage n'attend pas l'expérience. »

(1) Armoire — s z a f e, auto-da-fé — g i r a f e, intraduisible.

LXXXIX

Lorsqu'il eut ainsi parlé, le Père Marc ouvrit les bras et y serra le corps svelte du jeune homme : « J'ai connu ton père ; s'il vivait encore, il approuverait sans aucun doute ton ardeur impétueuse. Puisses-tu te coucher, le plus tard possible, grand homme dans un grand tombeau, et ne pas te laisser prendre ici au filet des basses voluptés. Ayez pitié de lui, Vierge, reine du ciel ! »

XC

« Vous voyez cet enfant ; je le mets sous votre protection, ô Vierge sainte, Mère de Dieu ! Défendez-le, car il se précipite en ce fleuve de malheur, qui de nous va se jeter dans l'Océan de l'éternité. Permettez-moi de le délivrer des liens de la chair qui blessent l'âme et l'ensanglantent comme un collier, et de verser dans son cœur de feu le désespoir qui brise tout, et l'espérance.

XCI

« Malheur à qui ne donne à la patrie que la moitié de son âme et garde l'autre moitié pour son propre bonheur ; Dieu les brisera en lui toutes deux d'un coup de son tonnerre, et la tête de cet homme tombera un jour en cendres ! Il n'aura plus de larmes capables d'ébranler Dieu ; il ne trouvera plus dans sa prière une parole que son Dieu puisse comprendre, et il murmurerà comme ce chêne mort.

XCII

« Il aura dans le cœur la faculté de repousser les hommes : — les serpents seuls accourront à lui. Il mangera un jour le triste pain de l'exil, et ses enfants malheureux l'entoureront en disant : « Donnez-nous une patrie ou un tombeau illustre pour y dormir » ; — mais ils n'obtiendront ni le tombeau ni la gloire. — Et la malédiction que je jette sur eux — c'est leur progéniture ! »

XCIII

« Qu'elle soit comme si un siècle... Mais non... ô mon Dieu, ô Jéhovah ! ne m'écoutez pas. » Ici, il se tut : ses yeux brillaient d'un vif éclat, et sa tête, couronnée d'un diadème de cheveux blancs, s'élevait glorieuse au milieu de ces jeunes têtes, comme la lune lorsqu'au matin elle se cache derrière les flots, ou derrière les rochers de la mer Egée : extraordinairement triste alors, et grande, et argentée...

XCIV

Mon chant aussi, sur cette paraphrase du sermon du Père Marc, se couche derrière les rochers. Après avoir répandu des lueurs dans ses tableaux, après avoir balancé le lecteur comme une excellente barque, il va se reposer,

— Les mots sont restés l'un près de l'autre ; j'ignore ce qu'ils veulent, et ce qu'ils prouvent. C'est un feu d'artifice de quelques milliers d'étoiles ; j'ai voulu l'allumer et le voir brûler — et rien de plus.

CHANT IV

I

Le chêne avait laissé retomber ses rameaux fatigués, les grillons sifflaient, la chaleur était étouffante. Dans le chêne, le vieux Marc était assis à terre et écrivait des lettres sur ses genoux ; il avait mis ses lunettes sur son nez d'aigle. Voici le contenu de l'une de ces lettres : « Mon affection bien sincère et la grâce du Sauveur soit avec vous... entre parenthèses — le diable vous - -

II

emporte ; oui, le diable et les Moscovites puissent-ils vous emporter avec vos disputes sans fin, qui laissent Bar en proie à l'ennemi ; malgré vos noms illustres, vous êtes une honte pour Dieu et une flétrissure : M. le Régimentaire surtout qui avait promis de nous nourrir comme des oiseaux de l'Inde, de nous envoyer du gingembre et de la muscade, et qui laisse aujourd'hui les gentilshommes manger leurs bottes.

III

« *Venit judicium!* Ce n'est pas de moi, pauvre serviteur de Dieu, qu'il entendra sa sentence, — c'est devant Jésus-Christ qu'il paiera l'arriéré de ses dettes; de même pour M. Rozanski, le Fabius de notre parti, et pour cet autre encore... : qu'il sache bien que le jour du jugement arrive au pas de course, et vous emportera tous comme un tourbillon d'ordures. Je vous dis cela du fond de ma douleur. »

IV

Telles étaient les lettres indignées qu'écrivait le Père Marc. Près de lui se tenait une jeune messagère, qui traversait au vol les camps moscovites, comme un son de harpe ou un rayon de lune, ou comme une Aphrodite dont les chars silencieux étaient portés à travers l'azur par le pigeon et sa compagne : elle se tenait debout, une chandelle à la main, le visage et la poitrine dorés par cette lueur.

V

A ce spectacle, un passant aurait cru voir un des Pères de l'Eglise assis la tête nue et cherchant l'inspiration dans les nuages sombres ; tandis qu'un ange, effleurant de ses doigts de rubis sa tonsure blanche comme la pierre, faisait jaillir de sa tête une auréole éblouissante pareille à une rosace d'étoiles ou à une fleur de mauve... Il aurait cru le vieillard assis sur un aigle ou sur un lion.

VI

Le chêne obscur ne contenait que ces deux ombres : le moine la plume à la main, la jeune fille tenant la lumière; et seuls, les grillons, entre les crevasses résineuses des arbres, bourdonnaient leur chanson. C'était l'heure où il est si doux d'aller au bord des sources brillantes, dont le coudrier défend l'accès au soleil, et de s'étendre sur le velours du gazon dans un bruissement d'ailes de papillons, près de l'onde azurée.

VII

Mais, en ce temps-là, qui donc avait une seule heure à perdre en rêveries, en vagues méditations sur le bord de l'eau ? Qui donc avait le temps de se dire que tout passait comme la fleur ouverte au papillon ? comme le myosotis

tremblant à l'ombre du coudrier ? comme une larme... comme tout ce qui porte le nom de mode ?... Pourtant, il y avait alors une mode excellente celle de se confédérer et d'errer par les bois.

VIII

Hélas ! cette mode aussi a passé !... Tout a passé, même la Patrie ! Et ce vers qui vaut de l'or : « pour elle tout poison devient une douceur (1) », ce vers qui encourageait naguère à la vertu, est aujourd'hui (demandez plutôt à tous ceux qui, dans un siège, ont mangé des rats ou des chats) ; — ce vers où il n'y a ni chiens, ni renards, ni vanneaux, est aujourd'hui la plus belle des fables de Krasicki...

IX

Eh ! bien donc, passe ainsi toute chose ! — Levez-vous, orages ! et balayez ma trace de ce sombre désert ! Inclinez mes pensées comme des coupes de larmes, pour que le temps les vide tout entières. — J'ai gravi plus d'une montagne, j'ai vécu plus près de la foudre du ciel — que du reptile qui salit de ses baisers même un visage d'homme : plus près des nuages qui grondent — que d'un peuple aboyeur.

X

Aujourd'hui que le feu du ciel m'a précipité du sommet des pyramides et de la cime des volcans, je souffre — mais je méprise encore. Que ces vers hachés vous mordent jusqu'aux entrailles ; qu'ils voguent comme des navires agités et furieux, lancés par les flots vers l'azur céleste, qui fut leur origine et qui sera leur terme, quand la mort viendra s'asseoir sur les voiles du navire.

XI

En attendant ce jour, le gémissement des vagues et le bouillonnement de mes pensées tumultueuses forment une harmonie sauvage ; et j'aime, moi — cette harmonie si pleine de murmures, sifflant parfois comme un serpent au milieu des ruines, et quelquefois pareille aux plaintes que nous jettent les anges — lorsqu'un éclair d'été entr'ouvre le ciel — et qu'une porte de flamme se referme aussitôt sur l'étrange monde des esprits d'où venait ce soupir.

XII

Et pourtant, si j'avais encore, ô ma jeunesse, ta volonté de fer, aussi dure qu'orgueilleuse, si j'avais plus de pitié sur moi-même, ou si je n'avais dans le sang de mes veines le mépris du présent et de l'avenir qui s'apprête, je briserais sous mon genou recourbé mon luth de barde furieux, et je prendrais une autre harpe exempte de souillures.

XIII

Trop tard ! hélas ! Il est trop tard ! Où sont mes auditeurs ? Là-bas dans leurs tombeaux applaudissent-ils de leurs mains étonnées ? ou bien se moquent-ils ? — Je l'ignore — et ne daigne pas poursuivre de mes pensées ces tristes fantômes évanouis. Mais souvent, quand un aigle me lance un cri en volant vers le soleil rougeâtre, il me semble que c'est encore une âme sœur qui s'en va — la dernière !

XIV

J'aimais ces âmes farouches, sombres, largement épanouies vers le ciel, parfois revêtues d'éclairs, et parfois troublées, même lorsqu'elles s'enveloppent d'un corps

(1) Vers de Krasicki tiré de la *Myszéide* ou guerre des rats.

redoutable et se jettent au lieu des foudres furieuses, ou chancellent au-dessus du rocher de Sapho ; j'aimais ces âmes-là — non sans en souffrir ! rêvant sotte ment dans les roses je ne sais quelle couleur noire.

XV

Aujourd'hui à moitié guéri — j'aime les roses telles que Dieu les a créées, gracieuses et frêles. — Désormais, je vous sers mon récit tout d'un trait, et je ne tombe plus dans les digressions ; je n'allonge plus mon poème par aucun bavardage, — mais aussi je ne vous fais grâce d'aucun fait, car tous sont dignes d'un souvenir éternel, et tous peuvent hanter la bonne société.

XVI

Dans le chêne donc se tient debout ma jeune messagère avec sa chandelle — les deux pigeons brillants roucoulent, le Carme avec le cachet du gentilhomme scelle les lettres... Les papiers dociles se replient sous l'enveloppe ; la flamme mariée à la cire — pour parler comme Delille — (les poètes *bisurmanisent* si bien le style, qu'il faut à toute force aujourd'hui venir chercher en France de l'esprit — et surtout de l'élégance)...

XVII

La flamme donc, mariée à un bâton de cire, produit une de ces larmes qui ne s'effacent jamais d'un pli mystérieux sans laisser une trace — surtout si le Moscovite, à la frontière, ne guette pas ta missive, ô Polonais, et à l'aide d'une autre flamme également mariée, ne dissipe pas les nuages qui recouvrent ton secret avec la main perfide de la nuit (style de Delille).

XVIII

Déjà le Père Marc (ici je ne crains pas les X de Varsovie) avait marié les amants, et avant que tous deux se fussent refroidis, il voulait les sceller solidement — déjà il les pressait de la main, déjà... déjà... — Tout à coup un double éclair jaillissant de deux sabres passe devant ses yeux ! Le Carme se lève : — on entendait un cliquetis retentissant. — Il en perdit son cachet... et vit le combat stéréotypé sur les parois, car l'intérieur du chêne formait comme un daguératype,

XIX

de sorte que ce qui se passait au dehors se reflétait lumineusement dans le sein de l'arbre desséché. On voyait un combat : deux chevaux s'avançaient l'un contre l'autre, et sur les deux chevaux s'avançaient deux héros, brandissant en l'air leurs sabres recourbés, dont chacun semblait une faucille couronnant une tête. Alors Marc reconnut que ces deux guerriers étaient : l'un Sawa, l'autre M. Maurice.

XX

Les ayant reconnus, il se dit en lui-même : je ne les arrêterai pas ; qu'ils se tirent l'un à l'autre quelques gouttes de sang, puisqu'ils sont si ardents, cela leur fera du bien, ils n'en seront ensuite que plus prudents lorsqu'il faudra aller au feu... Ce disant, il regardait l'image lumineuse que traçaient sur les parois du chêne ces deux adversaires ardents à se nuire. Une lueur de sang s'agitait autour d'eux ; dans le feu sur son cheval blanc brillait le preux Sawa.

XXI

Ils se heurtèrent une première fois, croisèrent leur sabre au-dessus de leurs têtes, mais leurs chevaux épouvantés les séparèrent : au second coup, traçant une croix rapide, Beniowski, par une feinte habile se jeta sur le flanc et

fit au cheval de son adversaire, sur la tête, une entaille si délicate, que de ses oreilles coupées jaillirent deux fontaines — rouges comme le rubis ; — Sawa lancé en avant tomba presque le visage dans le sang.

XXII

De sorte que sur son blanc coursier, les yeux inondés de ce jet de sang, il'avait l'air d'avoir sous sa selle dans sa housse dorée un dauphin qui lançait du sang par les naseaux. Sans donner cependant le moindre signe de trouble à ce coup si bien porté, il se tourna vers le dos de son cheval, secoua sa tête et le sang, et de ses arçons tira un pistolet.

XXIII

Il fut terrible alors. Sous le sang dont il est souillé, son visage reste tranquille, et tranquillement il vise le héros de mon poème entre les deux yeux : — si la pierre à feu était retombée et avait frappé le chien... rebondissant dans une pluie d'étincelles, — mon héros, sans nul doute, n'existerait plus. Car lui-même avouait avoir vu dans le canon du pistolet la balle attachée à quelque chose de rouge.

XXIV

Il l'aurait donc certainement vue avec les yeux de son âme dans son propre crâne, comme dit Hamlet, sans une aventure étrange et bien douce pour le poète. — Dieu daigna me conserver cet homme dont je ferai un géant ; pourvu que seulement le lecteur me pardonne d'être entré empiriquement dans ce récit en partant, sans remonter aux causes, de l'effet, je veux dire de ces coups de sabre.

XXV

Mais j'ai commencé et il faut que je finisse. M. Sawa cligna l'œil gauche et visa, or tout le monde disait que lorsqu'il était en gaieté il transperçait d'une balle les talons de liège des demoiselles. — C'est là un jeu plaisant, que je n'aurais nullement goûté comme les autres si, à cette époque, j'avais été demoiselle dans quelque gentilhommière d'Ukraine, et que j'eusse marché sur des talons de liège.

XXVI

Il avait donc déjà visé au front, et déjà il baissait le doigt — quand tout à coup... ô merveille ! semblable à Iris qui ayant jeté dans l'air la roue de l'arc-en-ciel, descend sur les plaines brumeuses ; légère comme un ange, joyeuse comme un oiseau, la jeune fille du haut du chêne fit un bond effrayant, un bond haut de deux aunes au-dessus du sol, et pour parler en poète, un bond jusqu'au ciel.

XXVII

Du ciel elle retomba sur le cheval de neige que montait le farouche Sawa ; avant que le cosaque eût pu se retourner, debout derrière lui sur le rebord de sa selle, comme une déesse de l'Olympe, droite, et lancée en avant pour la course, elle saisit la bride — et, ayant soulevé sur les jambes de derrière le cheval et le guerrier, elle le troubla si bien — qu'il tira sur les nuages.

XXVIII

Sans lui donner le temps de réparer ce coup manqué, excitant le coursier de la bride et de la voix, elle le précipita dans un galop si insensé, que ce galop de cheval semblait un vol d'oiseau. Et cette jeune fille, comme le génie de l'idéal, la pointe des pieds fixée sur le bord de la housse, livra le reste de son corps — cela donne le frisson — aux caprices de l'azur céleste.

(A suivre.)

LES POLONAIS A PARIS

Une visite à l'établissement polonais de Saint-Casimir

Bien loin du centre de Paris, de l'animation bruyante des boulevards, à l'extrémité d'une longue rue ouvrière, se trouve un grand portique surmonté d'une croix et d'un écusson aux armes de la Pologne.

C'est l'entrée de l'établissement de Saint-Casimir, asile pour les vieillards et les enfants polonais (1).

Cette œuvre eut une bien modeste origine.

En 1844, quelques religieuses polonaises de Saint-Vincent-de-Paul, fuyant les odieuses persécutions de Nicolas I^{er}, quittèrent Wilno et passèrent clandestinement la frontière ; après beaucoup de souffrances, elles arrivèrent à Paris, refuge habituel des victimes des abus du pouvoir et de la force.

La charité vint au secours de la charité : les religieuses furent encouragées et aidées par quelques dames de la plus haute aristocratie polonaise, dont Paris était le refuge ou l'abri.

Peu à peu, elles purent recueillir quelques jeunes filles polonaises... puis, toutes les victimes de la persécution et de l'exil vinrent frapper à leur porte.



Quand on a franchi le seuil de l'établissement de Saint-Casimir, il semble qu'une frontière vient de disparaître et qu'il soit permis de contempler un peu de la Patrie, et de vivre dans un petit coin de la terre polonaise.

Là on n'entend parler que la langue polonaise.

La bienvenue est souhaitée par des religieuses qui, sous le costume rigide de Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ont conservé toute la grâce des femmes polonaises.

Un beau jardin ferme le fond de l'établissement ; il est planté de légumes et d'arbres fruitiers.

Une grande cour le précède, où de tout petits garçons et des fillettes de tout âge sont en récréation.

Elles s'appellent Marynia, Aniela, Milunia, Slawa, etc., jolis noms, dont l'accent polonais augmente encore le charme.

Sur un signe de la religieuse, les enfants s'avancent en ordre pour baiser la main du visiteur.

Les petits garçons réunissent leurs talons, les frappant l'un contre l'autre, et s'inclinent très bas, à la manière polonaise. Les petites filles font une gentille révérence, à la cracovienne.

Ils ont bien le type polonais, tous ces enfants : yeux bleus, cheveux blonds, fins et clairs visages des provinces du nord et de l'ouest ; ou teint brun, visage plus large et yeux plus étroits, figures des pays de l'est.

Mais tous sont de bons patriotes, comme les religieuses polonaises qui les élèvent et leur donnent l'éducation morale et intellectuelle qui fera d'eux d'honnêtes travailleurs, connaissant leurs devoirs envers leur pays et reconnaissants à la France qui les a accueillis.

Il y a là 45 fillettes, 25 petits garçons, orphelins ou enfants de réfugiés polonais ; ils ont l'air sains, gais et bien portants ; les robes noires et les blouses sont égayées par la blancheur de neige des petits cols blancs.

Quelle nombreuse famille à nourrir et à élever, quand la seule ressource est la charité !

A droite, s'élève une jolie chapelle dédiée à la Vierge Noire de Czenstochowa.

Sa belle et sombre image, toute scintillante de dorures et de pierreries, resplendit sur l'autel.

La pensée du visiteur s'envole alors vers le passé, songeant aux forces miraculeuses qu'engendra la foi dans cette sainte image... et, comme pour animer cette rêverie, l'orgue a préludé et les voix douces et trépidantes des enfants s'élèvent et remplissent la blanche voûte de la chapelle :

— *Swiety Boze, (Dieu Saint)*

— *Zmiluj sie nad nami! (Aie pitié de nous!).*

C'est l'invocation chère à tous les Polonais, elle demande pitié pour eux, pitié pour la Patrie.

Puis vient le cantique à la Vierge, qui entraînait les armées au combat :

« *Boga Rodzica* »...

Les enfants chantent à plusieurs parties avec une justesse et un ensemble remarquables, toujours sous la direction d'une religieuse.

(1) 119, rue du Chevaleret.

L'entrain, la gaité, le goût des Polonais pour la danse ne perdent jamais leurs droits, même au couvent...

Pendant que nous visitons la buanderie, l'atelier de couture, les salles d'études, ornées de portraits des héros polonais, que nous respirons à la cuisine la bonne odeur du **bazszo** (soupe nationale polonaise) dans laquelle voltigent de nombreuses **kluski** (pâtes cuites dans le bouillon), les enfants ont revêtu de brillants costumes nationaux et se préparent à danser la mazur et la krakowiak.

Les grandes fillettes font les cavaliers : elles sont bottées, vêtues de kontusz brodés (tuniques), la czapka sur l'oreille ; les plus petites, les dames, ont des jupes bariolées, des corselets de couleurs éclatantes, des fleurs et des rubans multicolores dans les cheveux ; c'est d'un effet charmant.

La danse commence : quelle mesure ! quel entrain ! c'est la joie des yeux !... Les figures sont nombreuses et variées, le chant qui les accompagne rythme les pas et entraîne danseurs et spectateurs. Où est le maître de ballet qui a présidé à cet ensemble ? On le chercherait en vain...

Chères et bonnes religieuses ! comment avez-vous fait pour apprendre à vos enfants ces battements, ces croisés, ces sauts !

Mais laissons-là cette jeunesse, et songeons au passé !

..

Dans l'aile gauche de l'Etablissement de Saint-Casimir est la demeure des vieillards.

Des héros des insurrections, des hommes remarquables par leur science, leurs talents, leur nom, leur situation, sont venus au nom de la Patrie polonaise, pour laquelle ils avaient tout sacrifié, demander asile à la maison de Saint-Casimir, et la porte s'est ouverte à toutes les détresses de la persécution et de l'exil, sans qu'on ait demandé l'opinion d'aucun.

Des dames âgées, autrefois femmes du monde riches et entourées, sont aussi venues dans le dénuement si douloureux de l'émigration.

Elles ont trouvé un bienveillant accueil, un sûr abri.

La maison entretient encore vingt-deux vieillards, qui ont retrouvé ainsi un petit coin polonais pour y finir leurs jours.

Aujourd'hui, les cœurs sont plus heureux, puisque tous ont une patrie ; mais les événements des dernières années ont apporté un afflux nouveau d'existences naufragées, avec des détresses de tous genres. Aussi la tâche de « Saint-Casimir » n'est point finie !

L'œuvre a trouvé jusqu'à ce jour le secours providentiel qui l'a fait vivre ; mais les frais d'entretien ont doublé, quadruplé. Pourra-t-elle résister à cette épreuve ?

Les efforts d'ingéniosité renouvelés de jour en jour, les élans généreux dont elle a bénéficié, les nombreux amis que lui a valus sa tolérante charité, lui font espérer qu'elle pourra traverser encore ces temps si difficiles !

Après soixante-quinze années d'existence, l'Œuvre de Saint-Casimir puise dans son passé, son espérance en l'avenir.

Marthe PIEDZICKA.

*Y a-t-il chose au monde qui soit plus commode
Que d'être habillé sur mesure, à la mode,
A très bon marché, mais élégamment et bien,
Comme on l'est à MARSEILLE chez MAXIMILIEN.*

* * *

MAXIMILIEN

Tailleur Parisien

pour DAMES et MESSIEURS

* * *

Travail à la main, très soigné
COUPE IRRÉPROCHABLE

* * *

**PRIX, A QUALITÉ ÉGALE,
HORS CONCURRENCE**

* * *

**92, Rue de la République, 92
MARSEILLE**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des " Amis de la Pologne ".

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, timbres ou mandat-carte). L'adresser à Mme Bailly, 26, rue de Grammont, Paris (2^e).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse

LES AMIS DE LA POLOGNE

26, Rue de Grammont, PARIS (2^e) — Téléph. : Central 17-27

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. Raymond POINCARÉ ; MM. les Maréchaux de France FOCH et JOFFRE ; S. E. le Cardinal DUBOIS, Archevêque de Paris ; M. le Général WEYGAND.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. le Baron d'ANTHOUD, Ministre plénipotentiaire ; Paul APPELL, Recteur de l'Université de Paris ; Léon AUSCHER, Vice-Président du Touring-Club de France ; BABINSKI ; Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut catholique ; Prince Roland BONAPARTE, Membre de l'Institut ; MM. A. BOURDELLE ; BONVALOT, Président du Comité Duplex ; Ferdinand BRUNOT, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris ; Ferdinand BUISSON, Député de la Seine ; Alfred CROISSET, de l'Institut ; l'Amiral DEGOUY ; Henri DESLANDRES, de l'Institut ; Edouard HERRIOT, Député du Rhône, Maire de Lyon ; Paul LABBÉ, Secrétaire général de l'Alliance Française ; LACOUR-GAYET, de l'Institut ; Paul LEFAIVRE, Ministre plénipotentiaire, ancien Ambassadeur extraordinaire ; Georges LEYGUES, ancien Président du Conseil ; l'Amiral NABONA ; le Général NIESSEL, Chef de la Mission militaire française en Pologne ; le Général PAU ; PETIT-DUTAILLIS ; Gabriel SARRAZIN ; TIRMAN, Conseiller d'Etat.

PRÉSIDENT : M. Louis MARIN, Député de Meurthe-et-Moselle.

VICE-PRÉSIDENTS : MM. le Général DU MORIEZ et REGAUD, Député du Rhône.

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE : Mme Rosa BAILLY.

TRESORIER GÉNÉRAL : M. Henri DE MONTFORT.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. le Chanoine BEAUPIN ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Supérieure de Saint-Cloud ; BOUTEILLE, Député de l'Oise ; Paul CAZIN ; Mme CRUSSAIRE, Professeur au Lycée Fénelon ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; DALBIS, Professeur à l'Université de Montréal ; le Général EON ; Philippe d'ESTAILLEUR ; le Général LELONG ; Emile LANGLADE, Secrétaire général de la *Critique Littéraire* ; KERVAREC, Professeur agrégé ; le Général MALLETERRE, Gouverneur des Invalides ; H. MOYSSET ; Alexandre MERLOT, Directeur de la Revue la *Pologne* ; Mlle MESPOULET, Professeur agrégée ; MM. Robert RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut ; Louis RIPAULT ; A.-Augustin REY, de la Société d'Economie politique ; SAGET, Député du Haut-Rhin ; SAINT-YVES ; Mme Yvonne SARCEY ; M. Paul-Yves SÉBILLOT ; Mlle STREICHER, Répétitrice à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres ; MM. Fortunat STROWSKI, Professeur à la Sorbonne ; SUDRE ; Mlle Lucile VEYRE.

Les AMIS DE LA POLOGNE se tiennent en rapports étroits et quotidiens avec le **GROUPE PARLEMENTAIRE** du même nom ; celui-ci qui comprend 180 députés, a choisi comme président notre président, M. Louis MARIN.

COMITÉS RÉGIONAUX

RENNES. — *Président* : M. TURGEON, Doyen de la Faculté de Droit ; *Secrétaire* : Mlle Hélène KRYZANOWSKA.

LYON. — *Président* : M. SALLES ; *Vice-Présidente* : Mme BARRETT-SPALIKOWSKA ; *Secrétaire* : M. Paul BERTHELET.

MARSEILLE. — *Président* : M. DE LARIVIÈRE ; *Secrétaire* : Mme Germaine MAITRE-NIEDUSZYNSKA.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY ; *Secrétaire* : Mlle Jeanne WYSZLAWSKA.

VERSAILLES. — *Pr* : M. le Général EON ; *S* : M. CINTRACT.

MULHOUSE. — *Pr* : M^e STOULS ; *S* : Mlle LÉVY.

NANTES. — *Pr* : M. LINYER ; *S* : Mme Henri PAVIN.

ALGER. — *Président* : M^e Arsène ROZÉE ; *Vice-Présidents* : M^e GORSKI, Mlle CWIK ; *Secrétaire* : M. ZERBIB.

LAVAL. — *Pr* : Mme EVEN ; *S* : Mme LASSALLAS.

CAEN. — *Président* : M. Georges WEILL.

CLERMONT. — *Président* : M. DESDEVICES DU DÉSERT.

D'autres Comités sont en formation à Nancy, Rouen, Le Havre, Bayonne, Colmar, Chambéry, etc.

Comité du Quartier-Latin. — *Président* : M^e Louis ROTH ; *Secrétaire* : Mlle DE LA CHASSAGNE.

GROUPES SCOLAIRES

Il en existe aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, Racine, de Versailles, d'Alger, au Collège Chaptal, aux Ecoles communales d'Alger, etc.

CORRESPONDANTS EN POLOGNE

LES AMIS DE LA FRANCE de Varsovie, Cracovie, Léopol, Łódź, Wilno, Sandomir.

L'ASSOCIATION FRANCO-POLONAISE de Poznan.

LE CERCLE POLONO-FRANÇAIS de Lublin.

Les MEMBRES des « Amis de la Pologne » ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences et aux bibliothèques de Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an.